Biosophie : quels espaces immersifs et partagés ?

Chris Younès

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/appareil/1756>

DOI : 10.4000/appareil.1756

ISSN : 2101-0714

Éditeur

MSH Paris Nord

Référence électronique

Chris Younès, « Biosophie : quels espaces immersifs et partagés ? », *Appareil* [En ligne], 11 | 2013, mis en ligne le 10 juin 2013, consulté le 30 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/appareil/1756> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/appareil.1756>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2020.

Appareil est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Biosophie : quels espaces immersifs et partagés ?

Chris Younès

- 1 P. Sloterdijk explique les enjeux anthropologiques, politiques, topologiques, à passer de l'appellation de philosophie à celle de biosophie :

La philosophie, en tant que forme de pensée et de vie de l'ancienne Europe, est indéniablement épuisée ; la biosophie vient tout juste d'entamer son travail ; [...] la théorie générale des systèmes immunitaires et des systèmes communs en est à ses débuts ; une théorie des lieux, des situations, des immersions se met timidement en marche¹.

- 2 La dénomination de biosophie marque les déplacements et transferts qui s'opèrent en philosophie et dans l'art des humains de ménager leur habitation sur Terre avec l'impératif de penser avec la transition écologique l'espace des coexistences et des partages. Comment capter les transformations du réel ? Comment dire le devenir des milieux habités ?
- 3 L'enjeu est celui de la *vie*, dans toutes les acceptions de ce terme, qui ne sont pas seulement biologiques mais culturelles. Il est indéniable que le vivant – en grec ancien comme l'a rappelé Agamben, le terme de *vie* renvoie à deux mots, celui de *zoé*, le fait de vivre qu'il s'agisse d'animaux, d'hommes ou de dieux, et celui de *bios*, forme ou façon de vivre d'un individu ou d'un groupe² – fournit aujourd'hui un nouveau paradigme mettant l'accent sur la question des milieux, notamment avec l'importance prise par l'écologie qui étudie les milieux des différents êtres vivants, la façon dont ces milieux déterminent leurs vies, et comment les êtres vivants interagissent également avec eux. Une des références importantes mobilisée par P. Sloterdijk est celle du naturaliste et biologiste Uexküll³, un des précurseurs de l'éthologie, qui a analysé comment le monde d'un animal fait intervenir perception et conduite dans un milieu d'événements déterminants en ouvrant un champ spatiotemporel liant extérieur et intérieur. Uexküll a forgé deux concepts essentiels à ses travaux, à savoir celui d'*Umwelt* comme monde extérieur à un sujet en tant qu'il est pour lui un milieu et celui d'*Innenwelt* ou monde intérieur mettant en évidence comment chaque milieu habité les associe et à quel point les milieux sont multiples, chacun, même le plus sommaire, se révélant singulier. Une

des caractéristiques de la biosophie développée par Sloterdijk traite de l'évolutivité du milieu de vie des hommes, qui ne va pas sans multiplicité ; il y a toujours plusieurs milieux en jeu (biophysique, social, technique, culturel...), qui se superposent et s'entremêlent. Nous sommes ainsi invités à penser en termes d'interdépendance, de totalité et d'évolutivité, d'unités composites, d'échanges, d'interactions, alors même que la technocratie, les logiques disciplinaires et celles du projet se sont au contraire employées à séparer, objectiver, instrumentaliser. Avec la notion de milieu, il y a de façon concomitante, l'idée qu'« il n'y a pas "le" milieu mais le milieu "de"⁴ », tout est déjà là, et en même temps que tout advient, sans que l'on puisse rendre compte d'un commencement ni d'une fin, « on commence toujours au milieu », comme dans la figure rhizomatique considérée par Deleuze et Guattari.

1. L'enjeu des espaces immersifs immunologiques

- 4 L'éthologie et la biologie ont conduit à comprendre comment tout vivant, qui est un organisme déterminé par un principe d'individuation, est capable à la fois de transgresser ses limites et d'entrer en relation. Caractérisé par un métabolisme propre, fait d'échanges entre le dedans et le dehors, c'est un écosystème poreux pourrait-on dire. Mais le vivant désigne aussi un processus extérieur à l'intentionnalité humaine, un système complexe adaptable prenant des conformations spatiales métamorphiques : il exprime la vie comme ce qui ne cesse d'être en devenir et qui ne cesse de prendre forme et lieu. L'un des caractères essentiels de cette vie, mis en lumière par Sloterdijk, c'est non seulement l'interdépendance, mais aussi l'auto-organisation en termes de capacités d'attaque et de défense, telles qu'analysées par l'immunologie, dont la racine indoeuropéenne *mei* signifie « changer », « échanger ». Le terme d'immunologie, repris au XIX^e siècle en biologie, désigne la propriété que possède un organisme d'être réfractaire à certains agents pathogènes. L'importance donnée par Sloterdijk à ce concept marque fortement une référence au monde organique en termes d'attaque et de défense pour appréhender le devenir de la civilisation humaine, soulignant la distance avec la pensée des Lumières⁵ qui cultivaient la croyance en un développement collectif de l'humanité vers un meilleur, par l'éducation ou l'épanouissement spirituel, suivant en cela la philosophie qui a depuis toujours exploré ces formes de développement.

- 5 Cependant, la valorisation de la vie dans l'œuvre de Sloterdijk ne va pas sans soulever de nombreux paradoxes et en particulier celui de la place du politique. En effet, c'est la dimension sociale et culturelle dont l'espace politique est le champ opératoire qui se voit questionnée par le paradigme du vivant, dont les formes résultent d'une auto-organisation en devenir, par des négociations immunologiques avec un milieu instable qui est à la fois un potentiel et une résistance. Et ce, même si Sloterdijk souligne l'extension du concept de vie à la culture :

L'immunologie générale part de l'axiome selon lequel la vie est la phase de réussite d'un système immunitaire – le terme « vie » ne renvoie pas seulement ici aux organismes biologiques, mais aussi à l'existence historique des cultures, des peuples, des institutions. L'immunité désigne à l'origine la protection juridique dont bénéficient ceux qui exercent des fonctions importantes pour la communauté – ce qui souligne le lien profond entre communauté et immunité⁶.

- 6 Son ouvrage *Tu dois changer ta vie*⁷ répond à l'injonction de la crise mondiale – signe précurseur de la catastrophe globale à la fois inimaginable et horizon de l'humanité –

en s'appuyant sur deux « systèmes immunitaires sociaux » : les systèmes solidaires et les systèmes symboliques – à même d'assurer une sécurité réelle et mentale.

2. Métamorphoses des établissements humains

- 7 À travers la trilogie *Sphères*, au cœur de laquelle se trouve le concept d'immunologie, Peter Sloterdijk décrit un phénomène qu'il tient pour avéré, celui du devenir de l'humanité et des métamorphoses de ses configurations, à comprendre comme évolutivité, diversité et constantes dans la création d'espaces intérieurs. Les transformations de tout ordre ont extrémisé une situation où chacun est dans sa « bulle », contenue dans d'autres sphères, depuis l'utérus jusqu'à l'internet en passant par la coupole et la ville, constituant un milieu hyper-relationnel paradoxal, une « écume » de vie⁸. Les découpages retenus dans l'histoire des hommes sont déterminés par leur capacité technique et symbolique à fabriquer leurs milieux de vie, conduisant à des agglutinations et des réagencements aussi bien au niveau du micro avec les bulles individuelles, que du macro avec les « serres » collectives. Dans *Bulles*, qui va de l'utérus à l'extase mystique, la plasticité de ces bulles est signifiée, de même qu'il est analysé comment l'homme a rendu son monde habitable depuis la Préhistoire jusqu'au Moyen Âge, mais aussi comment la communauté humaine prédominait alors sur l'individu et comment elle se caractérisait par un regroupement à l'intérieur de mondes clos. Dans *Globes*, la modernité est considérée du point de vue de son affirmation depuis les grandes découvertes des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles jusqu'à la première guerre mondiale, et il est étudié comment l'homme, grâce à des avancées techniques, aménage des macrosphères mondialisées et mondialisantes. Le troisième tome, *Écumes*, rend plus particulièrement compte d'une cartographie des inventions du ^{xx}^e siècle, tendues entre les multitudes de l'individualisme et l'espace globalisé, ouvrant aussi vers le chantier des solidarités à venir.
- 8 *Bulles*, *Globes*, *Écumes*, à travers ces trois figures métaphoriques, ces enveloppes et configurations de milieux habités, sont explicités le devenir et la multiplicité de l'espace et de l'esprit humain, ainsi que leurs profondes transformations, corollaires à celles qu'a connues l'humanité dans ses formes d'organisation sociale, ses instruments de production et de connaissance, ainsi que ses valeurs morales. Lorsqu'il est considéré que l'art de ménager l'espace des hommes a connu trois phases dans son développement, nous supposons qu'il est resté le même tout en devenant autre. C'est ce que l'on appelle une transformation, c'est-à-dire un passage à travers ou entre les formes. La pensée prend la forme de la théologie, de la métaphysique, de l'art et de la science, dans un processus non dialectique que la raison peut décrire et expliciter, dont elle peut fournir des preuves plus ou moins plausibles, et dont elle peut donner des illustrations relativement convaincantes. Lorsque Zarathoustra déclarait : « Je vous annonce trois métamorphoses de l'esprit⁹ », Nietzsche se proposait d'« annoncer » les métamorphoses selon lesquelles « l'esprit se mue en chameau, le chameau en lion et le lion, enfin, en enfant ». Mais il sous-entendait d'abord que c'est le même esprit qui demeure et qui fait le lien entre ses différentes formes. La mutation qu'il assigne à l'« esprit » relève à la fois du souhait et du devoir. Elle est plutôt une injonction qu'une réalité ; elle comporte quelque chose d'irrationnel dans la mesure où il n'y a aucune continuité entre les figures symboliques du chameau, du lion et de l'enfant. Elle suppose que l'« esprit » reste le même et que pourtant il devienne autre, exactement

comme Zeus est demeuré le dieu des dieux tout en étant devenu aigle. Le préfixe grec *meta* signifie « au-delà » ou « ce qui vient après » et, par conséquent, désigne également la succession des formes pour un même individu, qui reste cependant identique à lui-même. C'est ainsi que chez Ovide, qui reprend des figures mythologiques célèbres, le même personnage change de forme pour exécuter un projet qu'il était incapable de réaliser sous sa première forme. Ainsi, dit-on, Zeus se transforma en aigle pour enlever Egine. D'autres divinités se métamorphosent en arbre, en fleur ou en source. Dans la mythologie, la métamorphose relève donc d'un pouvoir divin ou magique. Puis elle vaut comme un procédé de ruse pour atteindre un but inatteignable autrement, ou une punition infligée par les dieux à d'autres dieux, à des héros ou à de simples mortels. Elle peut exprimer aussi un espoir, celui d'échapper à la mort et à l'effet du temps : Narcisse changé en fleur, ou les morts qui deviennent des étoiles.

- 9 Mais la métamorphose avec la multiplicité de ses intrigues fascine et inquiète à la fois. En général, elle renvoie à un changement inintelligible portant sur l'homme lui-même ou sur son milieu sans que ceux-ci en soient les auteurs. C'est pour cela qu'elle a partie liée à la mythologie et à la sorcellerie. C'est le rôle qu'elle a gardé même lors de son intégration aux sciences du vivant et en particulier à l'entomologie. Les savants du XVII^e siècle, qui ont importé ce concept pour rendre compte des mutations de la larve en chrysalide et de celle-ci en insecte mûr et capable de se reproduire, y ont vu une manière de décrire un phénomène qu'ils étaient incapables d'expliquer scientifiquement. Ils croyaient même que l'insecte accompli était déjà présent sous la forme de la larve ou de la chenille, puis sous celle de la nymphe, et qu'à l'éclosion, il ne faisait qu'apparaître. Pour eux donc, la métamorphose n'était qu'une fausse apparence, celle de formes contingentes et superflues que l'animal empruntait pour s'accroître à l'abri des vicissitudes des circonstances, alors qu'il était dès le départ ce qu'il serait.
- 10 Avec Sloterdijk, les métamorphoses de l'art de ménager les établissements humains sont plutôt des successions de transformations qui sont à la fois manifestées et dévoilées mais qui construisent un devenir. La question qui se pose alors est de savoir comment orienter ce double développement, celui des multitudes et celui des systèmes immunitaires communs.

3. Souci du monde et corythmes

- 11 Le discours tenu par P. Sloterdijk lors de la contribution au Collegium international¹⁰ est sans ambiguïté un appel à l'action renvoyant aux notions de « co-immunité sociale efficiente » nécessaire pour faire face à l'impératif écologique. Dans ce discours, il est précisé que :

la politique et la philosophie, aujourd'hui comme à l'époque des fondations grecques, ont un trait commun puissant : toutes deux, chacune à sa manière, constituent des arts de se soucier du monde en tant que Tout. Cela vaut plus que jamais dans la situation actuelle de notre planète.
- 12 Considérant que « l'apocalypse judéo-chrétienne survit dans la panique néo-chrétienne » après que l'élément eschatologique d'une fin dernière se soit vu de plus en plus relégué à l'arrière-plan lors de la phase moderne cultivant l'idée d'un « progrès infiniment perfectible¹¹ », c'est une autre voie créative que préconise Peter Sloterdijk en se centrant sur l'urgence du souci du monde et d'une action dans « l'intérêt de tous ».

- 13 L'interrogation actuelle sur les capacités résilientes et régénératrices des milieux urbains est particulièrement significative des chantiers cruciaux de reconfiguration des territoires et des déplacements qui s'effectuent par rapport aux façons d'envisager l'alliance de l'homme à la nature en ses différentes formes. Le mot de résilience appartient tout à la fois aux domaines de l'écologie environnementale et de l'écologie humaine puisqu'il définit la capacité d'un milieu ou d'une personne à se métamorphoser afin de dépasser les traumatismes ou les chocs. Les dévastations des écosystèmes et la prise de conscience de la finitude de la planète Terre, de sa vulnérabilité comme de celle des hommes¹², conduisent à s'interroger sur les rapports soutenable à établir entre nature, *technè* et société. Le défi consiste dès à présent à imaginer d'autres possibles par des résiliences naturo-culturelles, comme par exemple reconstituer la côte méditerranéenne par d'autres modes d'occupation de la terre. Et ce notamment en ménageant entre terre et mer des corridors biologiques, dont l'urbanisation n'a laissé que des portions congrues, en préservant les terres cultivables ainsi que les réserves d'eau, mais aussi en inversant le mouvement de privatisation du rivage méditerranéen, et en partant d'une culture d'habiter. Si être moderne, avec la Charte d'Athènes, c'était privilégier la *tabula rasa* et s'affranchir du milieu, il s'agit désormais de comprendre et d'imaginer d'autres possibles à partir des résistances et des ressources des milieux, de leurs potentialités et des intensités de vie. Des alliances de différents types visant à révéler, ménager, revivifier, sont engagées, en prenant en compte les éléments géographiques, tectoniques, climatiques, atmosphériques, biologiques, techniques et culturels. C'est ainsi que s'imaginent dans la fabrique des milieux habités des densités raisonnées préservant des espaces non bâtis de forêt, de campagne, de jardins et de parcs, mais aussi de nature sauvage, la création d'atmosphères vivables, et une culture des sols veillant à leur fertilité.
- 14 La pensée des milieux de vie¹³ et de leurs métamorphoses s'avère particulièrement féconde dans la mesure où elle amène à considérer d'un même tenant continuité et discontinuité, transformations silencieuses subies et presque invisibles et les effets de seuils, mais aussi passivité et activité. Bien que le temps de la nature et le temps de la technique ne soient pas les mêmes, le principe commun à ces deux modes de production que sont la nature (dont l'étymologie latine *natura* – du participe futur de *nascere* – signifie « ce qui donne naissance, le fait de naître, ce qui présage de la chose » et qui correspond en partie au grec ancien *physis*)¹⁴ et la *technè* (dont la racine indoeuropéenne *tik* signifie « engendrer ») est celui de la génération. Mais de quels engendres s'agit-il ? Quels sont les cycles et recyclages en jeu ? Les héritages et les inventions. Désormais, il apparaît souvent que les milieux artificiels se sont substitués ou sont devenus concurrents des milieux naturels. C'est que dans l'artificiel, qui veut dire « fait par l'art » (*arte facere*), désignant habileté, savoir-faire, ruses, il y a la possibilité d'une démesure, d'une violence, d'un viol, d'une volonté prométhéenne qui vole quelque chose aux dieux, mais aussi la possibilité d'imaginer, d'inventer des dispositifs symbiotiques en corythmes.
- 15 Ce sont à ces nouvelles manières de penser et de faire mettant en jeu le politique et l'existential que nous sommes désormais requis. Ainsi, Félix Guattari quant à lui en appelait à une écologie¹⁵ politique et existentielle : « l'écologie environnementale d'un seul tenant avec l'écologie sociale et mentale, à travers une écospère de caractère éthico-politique ». Étant donné le caractère irréversible des créations technoscientifiques, il met l'accent sur les territoires existentiels, les subjectivités

individuelles et collectives, les pluralités, les hétérogénèses, les perspectives éthiques et politiques, les singularités, les nouvelles pratiques esthétiques en jeu pour « maîtriser la mécanosphère¹⁶ ».

- 16 Car les corythmes revivifiants entre humain et non humain, entre urbain et agriculture, entre diversités naturelles et culturelles, bref entre natures et cultures, constituent la matière du coexister et du partager, bref de l'habiter et de l'art, qui est une façon de s'envisager au monde et de le configurer. Henri Maldiney explique :

Quand je parle d'un animal, c'est simple ; sa nature, c'est sa vie. Et la nature son lieu vital. Pour l'homme non. Entre le biologique et l'historique, ou plutôt en-deçà et au-delà des deux, l'homme surgit en existant... L'entrée en présence de l'art et de l'homme dans l'art fait que l'homme se reconnaît au moment où, réellement en présence de l'œuvre, il outrepassa sa dimension biologique sans pour autant s'aliéner historiquement¹⁷.

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben Giorgio, *Homo Sacer*, vol. I, *Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997.
- Goetz Benoît (dir.), Younès Chris (dir.), *Architecture des Milieux*, Strasbourg, Le Portique, n° 25, 2010.
- Guattari Félix, *Les trois écologies*, Paris, Galilée (L'espace critique), 1989.
- Heidegger Martin, *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.
- Kant Emmanuel, *Qu'est-ce que les Lumières ?* [1784], J.-M. Muglioni (trad.), Paris, Hatier, 1999.
- Maldiney Henri, in *Ville contre-nature*, Chris Younès (dir.), Paris, La Découverte, 1999.
- Mangematin Michel, Younès Chris, *Lieux d'être*, Paris, Archibooks, 2011.
- Nancy Jean-Luc, Préface, in *La Dislocation*, Benoît Goetz, Paris, éd. de la Passion, 2001.
- Nietzsche Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra* [1892], G.-A. Goldsmidt (trad.), Livre de Poche, 2007.
- Paquot Thierry (dir.), Lussault Michel (dir.), Younès Chris (dir.), *Habiter, le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007.
- Paquot Thierry (dir.), Younès Chris (dir.), *Le territoire des philosophes : lieu et espace dans la pensée au XX^e siècle*, Paris, La Découverte, 2009.
- Paquot Thierry (dir.), Younès Chris (dir.), *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, Paris, La Découverte, 2010.
- Paquot Thierry (dir.), Younès Chris (dir.), *Espace et lieu dans la pensée occidentale : de Platon à Nietzsche*, Paris, La Découverte, 2012.
- Rousseau Jean-Jacques, *Du contrat social* [1762], Paris, Garnier Flammarion, 2001.
- Sloterdijk Peter, *La mobilisation infinie : vers une critique de la cinétique politique* [Eurotaoismus. Zur Kritik der politischen Kinetik, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1989], H. Hildenbrand (trad.), Paris, Christian Bourgois, 2000.

Sloterdijk Peter, « Écumes », in *Sphères III* [2003], Olivier Mannoni (trad.), Paris, M. Sell, 2005.

Sloterdijk Peter, Contribution au Collegium International, lors du Colloque international « Un monde en sursis », O. Mannoni (trad.), Sénat, Palais du Luxembourg, Paris, 15 juin 2009.

Sloterdijk Peter (dir.), *Tu dois changer ta vie* [*Du musst dein Leben ändern*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2009], O. Mannoni (trad.), Paris, Libella/M. Sell, 2011.

Uexküll Jakob von, *Mondes animaux, monde humain*, Hambourg, Gonthier, 1956.

Younès Chris (dir.), *Ville contre-nature : philosophie et architecture*, Paris, La Découverte, 1999.

NOTES

1. Peter Sloterdijk, « Écumes », in *Sphères III* [2003], Olivier Mannoni (trad.), Paris, M. Sell, 2005, p. 19.

2. « Les Grecs ne disposaient pas d'un terme unique pour exprimer ce que nous entendons par le mot vie. Ils se servaient de deux mots [...] : *zôê* qui exprimait le simple fait de vivre, commun à tous les êtres vivants (animaux, hommes ou dieux), et *bios*, qui indiquait la forme ou la façon de vivre propre à un individu ou à un groupe. » Giorgio Agamben, *Homo Sacer*, vol. I, *Le Pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997, p. 9.

3. Jakob von Uexküll, *Mondes animaux, monde humain*, Hambourg, Gonthier, 1956.

4. Selon la formulation de Canguilhem.

5. Ainsi, dans l'ouvrage *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Kant traitait d'un développement cumulatif collectif qui engage une génération du présent à préparer pour les générations futures un monde plus éclairé en se centrant sur le développement moral de l'humanité et sur les conditions politiques requises. Il reprenait de la sorte certaines idées déjà énoncées par Rousseau (*Du contrat social*) autour du grand thème de la perfectibilité de l'homme, qui peut se réaliser de plusieurs manières et dans lesquelles l'éducation et les réformes sociales et politiques sont déterminantes. Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?* [1784], J.-M. Muglioni (trad.), Paris, Hatier, 1999. Voir également les articles de 1755 et après, publiés sous le titre « La philosophie de l'histoire » ; Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social* [1762], Paris, Garnier Flammarion, 2001.

6. « Le système du droit romain avait déjà compris qu'il n'existait pas de *communio* sans structures adaptées d'*immunitas*. Chaque système immunitaire est l'incarnation d'une attente de blessure, ou une défense institutionnalisée contre les nuisances. Chez les hommes, nous devons donc toujours compter sur l'existence de trois niveaux synchronisés de systèmes immunitaires : l'immunité biologique protège les organismes individuels contre les infestations et blessures typiques ; l'immunité sociale est quant à elle assurée par des systèmes de solidarité simples (comme l'hospitalité, l'aide du voisinage) ou complexes (État de providence, assurances) et par le système du droit. Ces institutions expriment l'idée que les hommes sont des créatures qui ne peuvent prospérer que dans l'élément du soutien mutuel et uniquement sous la protection de lois qui empêchent l'injustice. À ces formes d'ordre s'ajoutent dans la plupart des cultures des systèmes immunitaires symboliques ou rituels que l'on désigne conventionnellement en Europe sous le nom de « religions » : elles pourvoient les hommes de mots et de gestes qui les aident à dépasser les moments de désarroi et de désespoir. Les systèmes immunitaires symboliques compensent la mort et garantissent la transmission des normes communes dans la succession des générations. » Contribution de Peter Sloterdijk au Collegium International, lors du Colloque international « Un monde en sursis », O. Mannoni (trad.), Sénat, Palais du Luxembourg, Paris, 15 juin 2009.

7. Peter Sloterdijk (dir.), *Tu dois changer ta vie* [*Du musst dein Leben ändern*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 2009], O. Mannoni (trad.), Paris, Libella/M. Sell, 2011.

8. Peter Sloterdijk, *Écumes*.
9. Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra* [1892], G.-A. Goldsmith (trad.), Livre de Poche, 2007, p. 39.
10. « La dérive catastrophique des processus globaux exige aujourd'hui que l'on réfléchisse à la création d'une unité de solidarité globale, qui serait suffisamment forte pour servir de système immunitaire au Tout dépourvu de défense, – ce Tout non protégé que nous nommons nature, Terre, atmosphère, biosphère, anthroposphère. L'impératif catégorique actualisé par Hans Jonas doit dès lors être poussé encore plus loin. La maxime de l'action, à notre époque, doit être la suivante : Agis de telle sorte que les conséquences de ton action favorisent ou, du moins, n'entravent pas l'avènement d'un système de solidarité global. Agis de telle sorte que la pratique du pillage et d'externalisation en vigueur jusqu'ici puisse être remplacée par un éthos de la protection globale. Agis de telle sorte que les conséquences de ton action n'engendrent pas de nouvelles pertes de temps dans la négociation de ce virage, devenue indispensable dans l'intérêt de tous. » Contribution de Peter Sloterdijk au Collegium International, lors du Colloque international « Un monde en sursis », O. Mannoni (trad.), Sénat, Palais du Luxembourg, Paris, 15 juin 2009.
11. Peter Sloterdijk, *La mobilisation infinie : vers une critique de la cinétique politique* [Eurotaoismus. Zur Kritik der politischen Kinetik, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1989], H. Hildenbrand (trad.), Paris, Christian Bourgois, 2000, p. 285-286.
12. Voir Jean-Luc Nancy, préface, in *La Dislocation*, Benoît Goetz, Paris, éd. de la Passion, 2001.
13. Benoît Goetz, Chris Younès (dir.), *L'Architecture des milieux*, Strasbourg, Le Portique, n° 25, 2010.
14. Il y a, explique Aristote, dans la Nature, une puissance première. Mais il y a aussi un devenir autre de ce qui est par nature. C'est la loi du devenir (metabole). Heidegger, « Ce qu'est et comment se détermine la Physique » (traduction en français du texte allemand : « La physique d'Aristote »), « Qu'est-ce que la technique » [1953], *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958.
15. Le concept d'écosophie a été initié par le philosophe norvégien Arne Næss en 1960, au début du mouvement de l'écologie dite profonde invitant à renverser la perspective anthropocentriste et à situer l'homme non au sommet de la hiérarchie du vivant mais dans l'écosphère comme une partie qui s'inscrit dans un tout.
16. Félix Guattari, *Les trois écologies*, Paris, Galilée (L'espace critique), 1989, p. 68.
17. Henri Maldiney, *Ville contre-nature*, Chris Younès (dir.), Paris, La Découverte, 1999, p. 28.

RÉSUMÉS

Avec Sloterdijk, les métamorphoses de l'art de ménager les établissements humains sont plutôt des successions de transformations qui sont à la fois manifestées et dévoilées mais qui construisent un devenir. La question qui se pose alors est de savoir comment orienter ce double développement, celui des multitudes et celui des systèmes immunitaires communs.

INDEX

Mots-clés : biosophie, milieux de vie, métamorphoses, corythmes

AUTEUR

CHRIS YOUNÈS

Philosophe de l'architecture des milieux, professeur des écoles d'architecture à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris la Villette et à l'École spéciale d'architecture (Paris), responsable du postmaster « Architecture des milieux. Villes en projet durable ». Elle dirige le laboratoire GERPHAU (philosophie architecture urbain) UMR CNRS 7218 LAVUE, et le Réseau international PhilAU.